VICTOR HUGO 1802–1885

La satire à présent, chant où se mêle un cri

La satire à présent, chant où se mêle un cri,
Bouche de fer d'où sort un sanglot attendri,
N'est plus ce qu'elle était jadis dans notre enfance,
Quand on nous conduisait, écoliers sans défense,
À la Sorbonne, endroit revêche et mauvais lieu,
Et que, devant nous tous qui l'écoutions fort peu,
Dévidant sa leçon et filant sa quenouille,
Le petit Andrieux, à face de grenouille,
Mordait Shakspeare, Hamlet, Macbeth, Lear, Othello,
Avec ses fausses dents prises au vieux Boileau.

La vie est, en ce siècle inquiet, devenue
Pas à pas grave et morne, et la vérité nue
Appelle la pensée à son secours depuis
Qu'on l'a murée avec le mensonge en son puits.
Après Jean-Jacques, après Danton, le sort ramène
Le lourd pas de la nuit sur la triste âme humaine ;
Droit et Devoir sont là gisants, la plaie au flanc ;
Le lâche soleil rit au noir dragon sifflant ;
L'homme jette à la mer l'honneur, vieille boussole ;
En léchant le vainqueur le vaincu se console ;
Toute l'histoire tient dans ce mot : réussir ;
Le succès est sultan et le meurtre est visir ;
Hélas, la vieille ivresse affreuse de la honte
Reparaît dans les yeux et sur les fronts remonte,
Trinque avec les tyrans, et le peuple fourbu
Reboit ce sombre vin dont il a déjà bu.
C'est pourquoi la satire est sévère. Elle ignore
Cette grandeur des rois qui fit Boileau sonore,
Et ne se souvient d'eux que pour les souffleter.
L'échafaud qu'il faut pièce à pièce démonter,
L'infâme loi de sang qui résiste aux ratures,

Qui garde les billots en lâchant les tortures,
Et dont il faut couper tous les ongles ; l'enfant
Que l'ignorance tient dans son poing étouffant
Et qui doit, libre oiseau, dans l'aube ouvrir ses ailes ;
Relever tour à tour ces sombres sentinelles,
Le mal, le préjugé, l'erreur, monstre romain,
Qui gardent le cachot où dort l'esprit humain ;
La guerre et ses vautours, la peste avec ses mouches,
À chasser ; les bâillons qu'il faut ôter des bouches ;
La parole à donner à toutes les douleurs ;
L'éclosion d'un jour nouveau sur l'homme en fleurs ;
Tel est le but, tel est le devoir, qui complique
Sa colère, et la fait d'utilité publique.

Pour enseigner à tous la vertu, l'équité,
La raison, il suffit que la Réalité,
Pure et sereine, monte à l'horizon et fasse
Évanouir l'horreur des nuits devant sa face.
Honte, gloire, grandeurs, vices, beautés, défauts,
Plaine et monts, sont mêlés tant qu'il fait nuit ; le faux
Fait semblant d'être honnête en l'obscurité louche.
Qu'est-ce que le rayon ? Une pierre de touche.
La lumière de tout ici-bas fait l'essai.
Le juste est sur la terre éclairé par le vrai ;
Le juste c'est la cime et le vrai c'est l'aurore.

Donc Lumière, Raison, Vérité, plus encore,
Bonté dans le courroux et suprême Pitié,
Le méchant pardonné, mais le mal châtié,
Voilà ce qu'aujourd'hui, comme aux vieux temps de Rome,
La satire implacable et tendre doit à l'homme.
Marquis ou médecins, une caste, un métier,
Ce n'est plus là son champ ; il lui faut l'homme entier.
Elle poursuit l'infâme et non le ridicule.

Un petit Augias veut un petit Hercule,
Et le bon Despréaux malin fit ce qu'il put.
Elle n'a plus affaire à l'ancien Lilliput.

Elle vole, à travers l'ombre et les catastrophes,
Grande et pâle, au milieu d'un ouragan de strophes ;
Elle crie à sa meute effrayante : — Courons !
Quand un vil parvenu, marchant sur tous les fronts,
Écrase un peuple avec des pieds jadis sans bottes.
Elle donne à ses chiens ailés tous les despotes,
Tous les monstres, géants et nains, à dévorer.
Elle apparaît aux czars pour les désespérer.
On entend dans son vers craquer les os du tigre.
De même que l'oiseau vers le printemps émigre,
Elle s'en va toujours du côté de l'honneur.
L'ange de Josaphat, le spectre d'Elseneur
Sont ses amis, et, sage, elle semble en démence,
Tant sa clameur profonde emplit le ciel immense.
Il lui faut, pour gronder et planer largement,
Tout le peuple sous elle, âpre, vaste, écumant ;
Ce n'est que sur la mer que le vent est à l'aise.

Quand Colomb part, elle est debout sur la falaise ;
Elle t'aime, ô Barbès ! Et suit d'un long vivat
Fulton, Garibaldi, Byron, John Brown et Watt,
Et toi Socrate, et toi Jésus, et toi Voltaire !
Elle fait, quand un mort glorieux est sous terre,
Sortir un vert laurier de son tombeau dormant ;
Elle ne permet pas qu'il pourrisse autrement.
Elle panse à genoux les vaincus vénérables,
Bénit les maudits, baise au front les misérables,
Lutte, et, sans daigner même un instant y songer,
Se sent par des valets derrière elle juger ;
Car, sous les règnes vils et traîtres, c'est un crime
De ne pas rire à l'heure où râle la victime
Et d'aimer les captifs à travers leurs barreaux ;
Et qui pleure les morts offense les bourreaux.

Est-elle triste ? Non, car elle est formidable.
Puisqu'auprès des tombeaux les vainqueurs sont à table,
Puisqu'on est satisfait dans l'opprobre, et qu'on a
L'impudeur d'être lâche avec un hosanna,
Puisqu'on chante et qu'on danse en dévorant les proies,
Elle vient à la fête elle aussi. Dans ces joies,
Dans ces contentements énormes, dans ces jeux
À force de triomphe et d'ivresse orageux,
Dans ces banquets mêlant Paphos, Clamart et Gnide,
Elle apporte, sinistre, un rire d'euménide.

Mais son immense effort, c'est la vie. Elle veut
Chasser la mort, bannir la nuit, rompre le nœud,
Dût-elle rudoyer le titan populaire.
Comme elle a plus d'amour, elle a plus de colère.
Quoi ! L'abdication serait un oreiller !
La conscience humaine est lente à s'éveiller ;
L'honneur laisse son feu pâlir, tomber, descendre
Sous l'épaississement lugubre de la cendre.
Aussi la Némésis chantante qui bondit
Et frappe, et devant qui Tibère est interdit,
La déesse du grand Juvénal, l'âpre muse,
Hébé par la beauté, par la terreur Méduse,
Qui sema dans la nuit ce que Dante y trouva,
Et que Job croyait voir parler à Jéhovah,
Se sent-elle encor plus de fureur magnanime
Pour réveiller l'oubli que pour punir le crime.
Elle approche du peuple et, guettant la rumeur,
Penche l'ïambe amer sur l'immense dormeur ;
La strophe alors frissonne en son tragique zèle,
Et s'empourpre en tâchant de tirer l'étincelle
De toute cette morne et fatale langueur,
Et le vers irrité devient une lueur.
Ainsi rougit dans l'ombre une face farouche
Qui vient sur un tison souffler à pleine bouche.

Le 26 avril 1870.